



A TRAVERS MES LIVRES.

COURRIER—LES BAINS DE MER.

La chaleur est venue, et la saison des bains ;
Mon mari, mes enfants, n'épargnons pas nos mains.
Mettez dans chaque lit une couche de paille.
D'un bel enduit de chaux recouvrez la muraille,
A défaut de richesse ayons la propreté,
Une maison riante et pleine de clarté.
Ceux que l'été conduit sur ces pauvres falaises
Dans leurs grandes maisons avaient toutes leurs aises :
A ces corps épuisés, à ces esprits souffrants,
Soyons hospitaliers... Enfin, pour être francs,
Cette saison apporte au logis une somme,
Telle que nul filet n'en recueille, mon homme !
La dot de notre fille ainsi va s'amassant ;
Et le fils a gagné déjà son remplaçant.
Pour Dieu, ne grondez plus ! Des moissons aux vendanges,
Habitons le hangar, les établis, les granges ;
A d'autres la maison : quand ils seront partis,
Riches nous rentrerons, pauvres étant sortis.

Eh oui, poète, c'est ainsi qu'ils se disent, et c'est ainsi qu'ils font. Tu as décrit le spectacle des places d'eau de ton pays ; et c'est le même ici, et c'est le même partout, parce que partout les pauvres tendent une main avide à la fortune qui passe. Pendant que le riche jouit, le pauvre se sacrifie ; le premier prend la maison, et l'autre va habiter le hangar, l'étable ou la grange. Mais, à la fin de la saison, le pauvre rentrera chez lui avec une belle poignée d'argent, et ce sera à son tour de s'accorder quelques jouissances. Heureux dit-il, s'il ne songe qu'à l'avenir de ses enfants, et si la petite somme qu'ont laissée les voyageurs ne va pas danser sur le comptoir du marchand pour satisfaire aux appétits de luxe que la vue des grandes toilettes a développés chez ses filles.

Mais il ne faudrait pas croire, ô poète, que les étrangers font la fortune des places d'eau. Oh ! sans doute qu'ils sèment dans la localité et aux alentours beaucoup d'espèces sonnantes, mais que de mauvaises habitudes ils ont causé que ces pauvres gens contractent, et qui finissent par les ruiner, loin de les enrichir ! Oui, ils sont cause qu'un trop grand nombre de cultivateurs désertent les travaux de la terre pour courir après un gain facile qui s'envole aussitôt. Cette désertion a de bien funestes résultats.

Sans doute que, pendant la belle saison, le fermier qui s'est fait charretier, a subvenu largement aux besoins de sa famille ; mais la belle saison est courte, et la mauvaise, arrivée avec l'automne, il se trouve que la ferme, négligée, ne donne qu'une bien mince moisson, et que l'hiver sera rude, et que la femme et les petits pâtiront et crieront famine....

Mais vous me demandez pourquoi ces pénibles réflexions, quand tout nous pousse à la gaieté, le soleil, les élections, et les contradictions des journaux sur les petites affaires des candidats ? Pourquoi ? Eh ! mon Dieu, le sais-je moi-même.

On se prépare à rire comme un fou, et dix minutes après ceci c'est une larme qui vient humecter votre paupière. Ne nous moquons pas des larmes ; vous savez, le poète l'a dit : Une larme a son prix, c'est la sœur d'un sourire.

Et puis, il est salutaire de pleurer ; c'est du moins ce qu'on nous assure, puisqu'on nous dit : " mouillez votre vie de quelques larmes, pour ne pas vous y attacher trop. Vous la passerez meilleure, vous la quitterez plus doucement. Le rire va bien à la jeunesse, le doux rire surtout. Mais qui donc, s'il sent ou pense, n'a dû, plus d'une fois, essuyer ses yeux ! Et que répondent-ils, ceux-là, au jour où, l'œil sec et vitreux, ils arriveront en face du maître qui a dit—et ses paroles sont des ordres—Bienheureux ceux qui pleurent."

Mais, c'est assez, lecteurs, et puisque c'est votre volonté, soyons plus gai. Aussi bien, voici la cohue des baigneurs qui arrivent.

Avec leurs voiles verts, avec leurs feutres gris,
Arrive cependant de Nantes, de Paris
Le monde des baigneurs. Assemblés sur la grève.
Ils contemplent les flots qu'ils n'avaient vu qu'en rêve,
Le grand spectacle empilte leur esprit et leurs yeux ;
Tous, jusques aux parleurs, deviennent sérieux.

Oui, poète de mon cœur, c'est là, je n'en doute pas, la pre-

mière impression, celle du premier jour, de la première semaine ; mais est-bien la seconde, celle du lendemain, de la semaine suivante ?

J'ai vu des places d'eau, j'ai vu Kamouraska, j'ai vu Cacouna ; j'y ai rencontré des amateurs de la nature, mais j'y ai rencontré surtout des femmes qui avaient grand soin de leurs toilettes et des hommes qui avaient grand soin de plaire aux dames ; ce qui fait qu'on rencontrait les uns et les autres bien plus souvent dans les salons, on à la promenade fashionable, qu'au bord de la mer.

Il y a de cela quelques années ; mais j'incline à croire que les dames qui fréquentent les places d'eau ont toujours le même soin de leurs chiffons, et que les hommes passent encore leur temps à leur faire la cour ; et c'est justement les gravures que vous nous avez données, la semaine dernière, qui me laissent sous cette impression. Il y a dans ces planches d'une exécution merveilleuse, de jolies femmes, parfaitement attifées, et dans tous leurs atours. Elles ne sont pas autrement dans leur salon, un soir de réception.

A la promenade, même performance toujours. " Leur corps, dirait Boëssieu, ressemble à un ballon qui se gonfle, et leur tête à un potager qui marche. Sur leur sommet touffu s'épanouit tout un monde de feuilles de papier, de fleurs de toile, de fruits de cire et de cheveux d'emprunt. Le soir venu, quand l'aiguille sort de la botte de foin, c'est-à-dire quand la femme se réduit à sa plus simple expression, elle laisse derrière elle assez d'étoffe, de fleurs et de fer, pour vêtir un pensionnat, pour peupler un jardin et pour armer un guerrier."

Chaque jour a sa fête, et d'abord dans la mer,
Dans ces flots écumeux chargés de sel amer,
On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,
Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.

Et la preuve que l'âme se ranime, c'est que tous ces jolis messieurs ont un soin fort scrupuleux de leurs gilets et de leurs cravates, qu'ils fument le cigare avec une grâce parfaite, et qu'ils dansent, le soir, avec une désinvolture et un entrain qui les laissent sans rivaux à tous les nobles œuvres du cœur et de l'esprit. Et puis ils ont des sticks, ce qui les porte tout de suite au niveau des intelligences d'élite.

Vous comprenez bien qu'en ma qualité de Solitaire et de piocheur de bouquins, j'ai recherché quelles étaient, il y a un siècle, les mœurs et les habitudes des places d'eau. Je suis tombé justement sur des extraits des *Amusements des eaux de Spa*, publiés en 1733, par le chevalier de Solignac.

Voici le tableau que notre chroniqueur trace de Spa, à six heures du matin :

" Il y avait déjà un mouvement perpétuel de buveurs d'eau. Leur gaieté me charmait. Le déshabillé des dames avait quelque chose de si galant, que je me crus dans un nouveau monde, où chacun conspirait aux plaisirs des autres. Cette troupe de personnes, si différentes d'humeur et de qualité sans doute, me paraissaient animées d'un même esprit. Aussi tous étaient réunis sous une même livrée : les dames portaient à leur ceinture une médaille que les messieurs avaient à la boutonnière de leur habit. Je m'imaginai que ce fût l'ordre de quelque chevalerie badoise. Mais j'appris bientôt que c'étaient des petits cadrans d'ivoire qui marquent seize points, pour montrer le nombre de gobelets que l'on boit, et qui ne vont guère au-dessus de seize, ce qui fait ordinairement deux grosses bouteilles. L'aiguille de ces cadrans se porte sur chacun de ces points à mesure que l'on quitte le verre. Il est aisé de comprendre toutes les petites folies qui se débitent dans cet exercice. A cette époque la grande rue en face de la fontaine du Pouthon était encombrée par la foule des buveurs et des buveuses, qui, à quelque nationalité qu'elles appartenissent, voire même les anglaises, déposaient toute prudence et faisaient le meilleur accueil aux nouveaux venus pour tâcher d'augmenter la somme des distractions. On buvait son verre en mangeant, après des amis sucrés ou des quartiers d'oranges confites, puis on arpenait en tous sens cette rue " si mal pavée que la fatigue qu'elle cause est une partie de l'exercice si nécessaire aux eaux," en abordant les uns et les autres avec une parfaite liberté. Quand on était fatigué on entrait dans la grande salle contigue à la fontaine, où ceux que l'absorption de tant de verres de liquide glacés avait trop refroidis pouvaient se réchauffer."

Vous saisissez de suite la différence entre les deux époques. La raideur, la morgue, l'isolement, ont remplacé la douce

liberté d'autrefois. Aujourd'hui l'on tâche encore de se divertir mais chacun, selon son rang, sa condition sociale ; en un mot l'on s'amuse dans son cercle, ce qui n'est pas toujours la manière la plus agréable de passer le temps.

Il paraît aussi que l'on buvait alors beaucoup plus qu'aujourd'hui, et vous pensez bien que cet excès d'eau thermale n'était pas sans se faire sentir. Ecoutez encore ici notre chroniqueur ; le récit en vaut la peine :

" Le retour du Géronstère est beaucoup plus gai, quoiqu'on revienne par le même chemin par lequel on y était allé. La vue en est moins sauvage, parce que la route va toujours en descendant, et que l'on a le plaisir de promener les yeux sur les vallons et les coteaux voisins. D'ailleurs le chemin est peuplé de voitures, de cavaliers et de gens de pied qui repartent tous vers la même heure. L'effet naturel des eaux ne cause pas peu d'embarras, aux dames surtout. Aucune ne veut descendre la première, elles se déferent toutes l'honneur du pas, jusqu'à ce qu'enfin le plus pressant besoin décide. Mais dès qu'on aperçoit qu'une chaise s'arrête, chacun fait alors sa partie et se range où il peut, à l'ombre d'un buisson, ou à l'abri de quelque grosse pierre. On remonte ensuite et l'on fait halte ordinairement trois ou quatre fois sur le chemin et personne n'en est exempt. Comme on est alors en train de rire et de badiner, il arrive toujours quelque petit accident qui fournit matière à la bonne humeur."

UN SOLITAIRE.

LES ÉLECTIONS,—JADIS ET AUJOURD'HUI.

J'ai écrit quelque part que jadis le suffrage populaire n'était guère plus honnêtement donné que de nos jours ; c'était à propos d'une contestation d'élection qui eut lieu en 1805, dans l'ancienne assemblée législative du Bas-Canada, et je citais à l'appui de mon assertion la requête de ceux qui contestaient la validité de l'élection de M. W. Grant représentant la haute-ville de Québec ; dans cette requête il est question d'abus d'autorité des officiers de la garnison sur les soldats pour les faire voter, de transports simulés de propriétés pour qualifier des voteurs, de faux serments et d'offres d'argent.

Après avoir étudié attentivement les faits se rattachant aux élections alors, je suis heureux de profiter de l'occasion qui se présente de me rétracter et de dire que ce reproche trop général de corruption ne devait pas s'étendre aux circonscriptions électorales des campagnes.

Les électeurs alors exerçaient leur droit de vote avec conscience et abnégation, sans égard aux influences locales et aux sacrifices de temps et d'argent qu'il leur fallait faire pour aller enregistrer leur vote en faveur du candidat de leur choix.

Quand le temps des élections était arrivé les Canadiens partaient, munis d'un morceau de lard et d'un pain, comme l'a si bien dit précédemment M. David, et faisaient un trajet de cinq, dix, quinze et même vingt lieues pour voter, car alors les collèges électoraux étaient très étendus et la votation n'avait lieu que dans une seule place.

Je donne ici les noms des divisions électorales du Bas-Canada et de leurs représentants en 1792. Les lecteurs ne doivent pas oublier que l'acte constitutionnel fut rédigé et présenté à la Chambre des Communes anglaises par le célèbre Pitt, par conséquent ils ne doivent pas s'étonner si les noms des comtés sont anglais. Il y avait alors cinquante divisions électorales que je cite dans l'ordre où elles se trouvent dans les procès verbaux de la première assemblée, elles suivent les deux rives du St. Laurent, la rive sud de Gaspé à Montréal, et la rive nord de Montréal au Saguenay :

Edouard O'Hara,	Gaspé
P. L. Panet,	Cornwallis
Jean Dije,	"
Frs. Dambourgès,	Devon
Jos. Tod,	"
Pierre Marcoux,	Hertford
Louis Dunière,	"
Gabriel-Elzéar Taschereau,	Dorchester
Louis de Sallabery,	"
Ant. Juchereau Duchesnay	"
J. M. Tonnancour, (l'aîné)	Buckinghamshire
Jones Barnes	"
Pierre Guarrant,	Richelieu (fort William Henry)
Benjamin Chénier, comté	"
J. B. Hertel de Rouville,	Bedford
Philippe de Rocheblave,	Surry
Fruns. Mailpot,	"